### Mt 20,1-16 – Les ouvriers de la onzième heure

\_\_\_\_

#### Introduction

Comme vous le savez sûrement, le mot "économie" dérive directement du grec *oikonoumè*, il désignait à l'origine la gestion des biens de la maison. Par suite, la théologie a forgé l'expression "économie du salut" pour désigner la façon dont Dieu prépare la sanctification de sa Création. Vous voyez le lien de filiation entre l'économie domestique et l'économie du salut; la première vise la santé de la maisonnée et la seconde le salut de la famille humaine. Le langage ne fait d'ailleurs qu'un pas de la santé au salut, les deux mots étant de même racine. \(^1\)

On se prend à rêver : Ce serait idéal si dans la réalité l'on pouvait facilement faire coïncider l'économie domestique et sociale avec les objectifs de l'économie du salut, en somme si la gestion humaine du monde concordait avec la volonté de Dieu. Oui, ce serait idéal, mais dans la réalité c'est le contraire qui se passe. L'économie sociale n'est pas en concordance, mais en discordance avec l'économie du salut. Voyez la présente parabole des ouvriers de la onzième heure.

Cette parabole est du nombre de celles qui expriment le point de vue de Dieu sur l'économie humaine. L'Évangile, à la suite de l'Ancien Testament, parle de l'économie du salut en parlant de l'économie humaine : les paraboles du royaume veulent nous faire prendre conscience de la contradiction entre notre monde et le royaume, et susciter en nous le désir de nous conformer au modèle économique du royaume.

000

## 1 – "L'horreur économique"

1/1 – Quand l'économie de la société et l'économie du salut s'entrechoquent

Plutôt donc de nous parler directement du ciel, cette parabole nous décrit ce que Susan Sontag a appelé avec tellement de justesse l'"horreur économique".

Le maître de la parabole qui figure Dieu et les ouvriers ont convenu d'un commun accord un salaire d'un denier par jour.

Cet arrangement va être la cause d'un grave malentendu. Le maître veut parler d'un salaire journalier, et les ouvriers entendent un salaire correspondant à 12 heures de travail. Salaire journalier ou salaire pour 12 heures, cela a l'air de revenir au même, mais la suite montre que ce n'est pas le cas. Le maître et les ouvriers ne parlent de la même chose, ils ne parlent pas le même langage. Le malentendu est là dès le départ, bien dissimulé derrière la négociation sur le salaire qui ferait croire à une parfaite entente, - "Ils se mirent d'accord", dit le texte grec en utilisant le verbe qui a donné le mot symphonie. Mais le parfait accord va vite dégénérer en cacophonie.

<sup>1</sup> Quand on parle d'un remède salutaire, de mesures salutaires, on veut bien dire qu'en restaurant le corps on restaure tout l'être. Les miracles de Jésus ne font pas autre chose.

En fin de journée le bon maître verse le denier promis à tous les ouvriers, quelle que fût l'heure à laquelle il les avait embauchés, et ce faisant, il déclenche la crise. Cette faveur accordée aux derniers venus suscite la jalousie des premiers venus, eux qui avaient, disent-ils "supporté le poids du jour et de la chaleur".

La parabole atteint son but quand tout lecteur se dit qu'il aurait pu avoir la même réaction scandalisée que les ouvriers premiers venus.

### 1/2 – Description du système

L'histoire se situe dans un contexte où le salaire ouvrier est calculé sur une base horaire. Vous avez travaillé les douze heures, vous toucherez le salaire entier; vous avez travaillé une heure, vous aurez droit à une fraction du salaire journalier, soit1/12ème. Les ouvriers ont cette arithmétique en tête. Une arithmétique irréprochable.

Sauf que, léger problème, pour couvrir les besoins vitaux il faut en réalité travailler une journée entière, soit douze heures. S'il suffisait d'une heure de travail pour survivre, les ouvriers arriveraient tous mollement à onze heures ou bien ils repartiraient tranquillement au bout d'une heure. Mais dans le système de l'économie humaine que nous connaissons encore aujourd'hui, le salaire d'une heure de travail a été calculé par l'ensemble des employeurs pour couvrir seulement 1/12ème des besoins vitaux. De sorte que les ouvriers sont obligés de travailler des journées de douze heures s'ils veulent survivre, eux et leur famille. Telle est la logique du système économique qui reste fondamentalement le même partout. Par exemple, travailler à mi-temps, c'est perdre la moitié de son salaire, et qui peut se le permettre ? Calculez ce qui vous reviendrait avec 1/12ème de salaire...

### 1/3 – L'inversion des valeurs communes par le bon maître

L'ouvrier de la parabole a donc passé sa journée à s'angoisser au lieu de "gagner sa vie", selon l'expression consacrée qui dit tout. Il ne pourra pas acheter le pain d'une journée avec une seule heure de travail. Mais un maître ordinaire, l'employeur type, "ne peut pas" entrer dans ces considérations qui, dirait-il, "mèneraient trop loin". Tout le monde doit être traité pareil. Il faut être "juste", n'est-ce pas ? Pour le reste, "on est désolé" mais c'est au pauvre bougre de se débrouiller. En volant, peut-être ?

Le maître de la parabole, parce que c'est Dieu, entre, pour sa part, dans ces considérations. Lui aussi pense que tout le monde doit être traité pareil, mais bizarrement, il n'arrive pas aux mêmes conclusions. Pour lui, être traité pareil, cela signifie que tout le monde a le droit de vivre et de survivre quelles que soient les circonstances. La justice ne peut pas consister à laisser les gens dans le besoin. Les besoins vitaux sont incompressibles. L'ouvrier de la onzième heure aurait bien voulu qu'on l'embauche dès la première heure. Il est venu aussi tôt que les autres et attendait d'être embauché.

#### 1/4 – Un système pervers qui pervertit l'homme

La réaction scandalisée des ouvriers premiers venus témoigne de la perversité d'un système qui est tel qu'il nous porte à craindre que tout bienfait dispensé à autrui ne dissimule une injustice qui nous serait faite à nous-même. Le système est ainsi fait que la maltraitance au travail, l'exploitation, la menace permanente du renvoi ou du déclassement, tout cela ne dispose pas à l'empathie envers les

collègues. Le sujet est hanté par sa propre survie, quand encore il n'est pas traité de fainéant pardessus le marché, comment aurait-il la disponibilité d'esprit pour avoir une pensée généreuse pour son voisin, en qui il est amené à voir un rival potentiel au lieu d'un prochain ?

La parabole ne justifie bien sûr pas la réaction égoïste des ouvriers de la première heure, mais elle les accable moins qu'elle ne les incite à s'interroger sur leur conception de la justice. "Vois-tu d'un mauvais œil que je sois bon ?" - Sans surprise, c'est la première fois que l'on entend mentionner la bonté dans ce monde économique, et sans davantage de surprise, devinez qui parle de bonté...

Ce faisant, elle renvoie chacun à soi-même, en suggérant qu'il revient à chacun de s'élever au-dessus des réactions naturelles de jalousie maquillée en vertu scandalisée.

Il n'en demeure pas moins que la parabole pose un contexte économique inhumain et stressant qui était bien sûr de nature à exacerber les rivalités, et à susciter la réaction de scandale qui y est décrite. C'est un fait que les ouvriers ont supporté la chaleur et le poids d'une longue journée de travail. C'est vrai aussi qu'ils ne sont pas généreux, et la parabole pose une grande exigence en demandant de se montrer généreux pour celui qui, même s'il n'a pas pu travailler, a autant besoin de pain que nous qui avons travaillé dur pour le gagner, et qui sommes ainsi en règle avec la morale commune. C'est que dans ce monde tout a une contrepartie, tout se paye, tout a un prix. On dit aussi que rien n'est gratuit. "J'ai travaillé, j'y ai droit", contre : "Il n'a rien fait, il n'y a aucune raison pour qu'il y ait droit". Les bons comptes font les bons amis.

000

#### 2/1 – Le "miracle" de la grâce

Les ouvriers premiers venus trouvent injuste la faveur du maître, alors que celui-ci rétablit la vraie justice. Ce qui paraissait juste était injuste, puisque cette justice fallacieuse mettait en danger la survie de l'ouvrier malchanceux. Le bon maître inverse clairement les valeurs communes; il récuse les repères habituels et les hommes se scandalisent.

Chaque fois que Jésus accomplit un miracle, ou fait du bien, il se crée des ennemis. Il n'y a pas ici à proprement parler de miracle, mais à l'échelle économique et sociale, la libéralité du maître est du jamais vu et mérite la qualification métaphorique de miracle. Les ouvriers premiers venus ont exactement la même réaction de vertu outragée que les Pharisiens en d'autres circonstances. Au lieu de se réjouir pour leurs compagnons de la bonté du maître qui à eux-mêmes ne leur retire rien, ils s'indignent comme si justement elle les pénalisait et ils accusent le maître de favoritisme, autrement dit d'injustice.

### 2/2 – Changer de regard pour changer de pratique

Le maître n'a pas fait que venir en aide à l'ouvrier de la onzième heure; il a, ce faisant, voulu montrer aux premiers venus une autre façon de voir qui remet complètement en question la prétendue justice humaine. Si celui qui n'a pas été embauché doit rester sur le carreau, et tomber dans la misère avec les siens, c'est que rien ne va droit.

Réciproquement, si à la fin de la journée, tout le monde, ceux qui ont été embauchés comme ceux qui ne l'ont pas été ou seulement in extremis, ont un toit sur la tête et la soupe sur la table, c'est que le monde est en ordre.

Or, Dieu peut habiller Pierre sans déshabiller Paul, et c'est l'abondance pour tous, en quoi consiste la justice..., une justice tout autre que la justice humaine, - la justice supérieure de Dieu. Cette nouvelle conformation des choses instaure les conditions de la fraternité. Il n'y a donc plus de

jalousie à avoir.

# 2/3 – Au défi de l'utopie Une refondation du monde d'après le modèle du Royaume

C'est une parabole du royaume, présentée comme telle par Jésus. La libéralité du maître est bien hors de ce monde, c'est pourquoi elle tient du miracle. De même, le plaisir que Jésus souhaiterait de voir manifester par les premiers venus à l'annonce de la libéralité du maître envers les tard venus tient du rêve. Dans un conte de fées, le bon maître distribuerait à foison des pièces d'or tombées d'un arbre merveilleux comme une pluie de fruits mûrs. Il n'y aurait plus besoin de travailler, ou si peu, et l'histoire se conclurait sur de belles réjouissances communautaires. La parabole, au contraire, est réaliste ; la nécessité du travail n'est pas abolie ; elle ne se conclut pas sur un miracle qui dispenserait de travailler, qui offrirait un trésor inépuisable où plonger les mains. Autrement dit, Jésus ne feint pas d'ignorer le caractère utopique de cette reformation du monde.

Jésus dit cependant que cette utopie et ce rêve contiennent la seule morale digne de ce nom. Hors de cette utopie et de ce rêve, chacun invoque ses mérites, réels au demeurant : "J'ai travaillé dur, moi"... Mais le travail, encore faut-il en avoir, ou, ajouterions-nous, ne pas être diminué d'une manière ou d'une autre. Le royaume n'est pas destiné qu'aux premiers de la classe, aux débrouillards, ou aux solides natures, aux gars costauds. Le bon maître conclut d'ailleurs en disant : "Plusieurs des premiers seront les derniers et plusieurs des derniers seront les premiers." (v.30). Le royaume est bien notre monde à l'envers. La parabole substitue à la loi aveugle qui dit : "À chacun selon son travail", la loi éclairée qui dit : "À chacun selon ses besoins". Mais comme la grâce de Dieu est dure à accepter! Elle contredit toutes nos évidences. La grande profondeur de la parabole tient là. Elle dénonce la perversité d'un système politico-économique qui met en place les conditions inhumaines de la lutte pour la survie, où chacun étant le rival objectif de l'autre, chacun peut devenir l'ennemi déclaré de l'autre quand les circonstances s'y prêtent. Ironiquement, la situation s'envenime seulement au moment où le maître vient au secours du malheureux chômeur; car avant, "tout allait bien". Chacun avait reçu son dû; l'ouvrier resté sur le flanc n'avait pas pu gagner le pain de la journée, mais les autres ouvriers ne voyaient rien là d'anormal. Ils ont cette façon perverse de tourner leur chance en mérite personnel : "Moi j'ai travaillé dur sous le soleil, moi je me lève tôt, moi je ne plains pas ma peine", et ainsi de suite. En somme, il y a les bons et les nuls, et donc les gagnants et les perdants. C'est tant mieux ou tant pis. C'est la loi de la vie.

Non! répond le bon maître, c'est seulement la loi cruelle d'un monde inhumain. Il y a une autre loi possible pour un autre monde possible.

~

Le lecteur est invité à réviser ses évidences. Quand il pensait avec assurance : "À chacun selon son dû", la parabole lui donne l'exemple d'un homme qui se couchera ce soir sans manger, ni lui ni sa famille, et elle lui demande : "pensez-vous vraiment que cet homme et sa famille avaient mérité cette punition ? Était-ce cela, son dû ?" Et la parabole amène le lecteur à se demander si son dû ce n'était pas plutôt l'amitié de ses compagnons, et le pain partagé.

000

#### Conclusion

Nous avons récité d'innombrables fois la prière qui dit : "Donne-nous notre pain quotidien". Alors

ne soyons pas hypocrites. Quand nous voyons Dieu exaucer cette prière pour quelqu'un d'autre que nous, n'ayons pas la mine renfrognée de ceux qui *voient d'un mauvais œil que Dieu soit bon*. Et au lieu de juger hardiment du faible mérite d'untel par rapport à notre grand mérite personnel, jugeons plutôt de notre mince générosité par rapport à la bonté de Dieu à qui n'échappe aucune peine des hommes, et, au lieu de réclamer encore plus de pain, devenons nous-mêmes bons comme le bon pain, selon la muette exhortation que nous lance ici Notre-Seigneur. Amen.

\*\*\*

Ève Lurbe